

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 27 JUIN, 1844.

No. 2.

SOMMAIRE :—AU CHATEAU DE JULHAN, (Poésie) ; DESIR, (Poésie) ; UN SOUVENIR DE VOYAGE, (suite) ; LE CYGNE MOURANT ; EXTRAIT DU DISCOURS DE P. J. O. CHAUVÉAU, ECR., sur l'état de la littérature française depuis 1789.

Poesie.

AU CHATEAU DE JULHAN.

Comme l'herbe a couvert tes portes condamnées,
Et la mousse tes murs brunis sous les années,
Solitaire Julhan, monotone séjour
Où nul bruit ne naît plus quand s'éveille le jour !
Où le lierre envahit de racines furtives
La salle des festins, déserte de convives ;
Où les troncs pétillants du chêne et du noyer,
Le soir n'échauffent plus la pierre du foyer !

Il est des sons ouïs encore en ton silence :
C'est le vent seulement qui gémit et balance
La pâle giroflée aux fentes de tes murs ;
C'est le crapaud livide, hôte des joncs impurs ;
Ou, peut-être, enivré de purpurines baies,
Quelque merle sifflant sous l'épine des haies.

Mais où sont dans tes murs les rumeurs d'autrefois,
Et ces notes surtout, cette naïve voix
Qui vers l'heure où des airs la fraîcheur matinale
Rend plus douce à sentir la rose virginale,
Où bien encor le soir, quand des vents embaumés
Ont cessé de puiser aux calices fermés,
S'élevaient vers les cieux, suavement mêlées
Sous les doigts d'une fille, amour de ces vallées ?

De sa mère inquiète, appelant dans le bois,
Où sont-ils les longs cris, si la vierge parfois,
De boutons à cueillir sans repos désireuse,
Avait égaré loin sa course aventureuse ?

Et là bas, sous ce chêne, ombrage souverain,
Qu'as-tu fait de la danse aux bruits du tambour,
De tes maîtres heureux quand la main caressante
Épanchait et les dons et la joie innocente
Aux pauvres laboureurs des côtes d'alentour ?...

Hélas ! le chêne va lui-même avoir son tour !
Son tronc vide se creuse, et ses branches séchées
Bientôt n'enverront plus leurs feuilles détachées
Au gouffre dévorant où vont, avec les jours,
Feuilles et jeunes gens, chênes et hautes tours !

DESIR.

Vent des mers, levez-vous ! venez de vos haleines
M'emporter à travers les bouillonnantes plaines
Où mon œil s'est tracé d'insolites chemins ;
Que j'aie découvert quelque terre ignorée,
Quelqu'île encore vierge, où, première arborée,
La bannière de France onde entre mes mains !
Où bien, vous, accourez, fumants coursiers de guerre !
Des rivaux insolents nous gênent sur sur la terre :
Il est des fronts encor que nous devons plier.....
Qu'à venger mon pays mon bras sanglant parvienne,
Et puis, dans un drapeau que mon corps s'en revienne,
Comme à Sparte un soldat sur son vieux bouclier !

POLYDORE BOUNIN.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

(Suite.)

LETTRE II.

Enfin j'y suis !

Définitivement, mon cher Paul, je suis entré
à cet atelier si redoutable ; j'y suis casé, installé ; j'y ai déjà passé une semaine tout entière !
Aujourd'hui, dimanche, je me repose ; je puis bavarder avec toi aussi longtemps que je le voudrai, et puisque je t'ai promis l'histoire de mon installation, je m'en vais te la raconter jusque dans ses moindres détails.

Ce fut lundi dernier, époque désormais célèbre dans l'importante histoire de ma vie. Je m'éveillai en me disant :

“ Allons, c'est aujourd'hui ! ”

Je me grattai l'oreille avec embarras, je me frottai les yeux avec inquiétude, et je m'habillai machinalement en me représentant ma réception.

Rien qu'à cette pensée j'étais déjà tout rouge de timidité, mon cœur battait avec force, le sang commençait à me bourdonner dans les oreilles ; c'était de la dernière absurdité ! Je me mis en colère contre moi-même.

« De quoi as-tu peur, voyons ? me demandai-je avec humeur, de quoi as-tu peur ? quelques regards, quelques plaisanteries ? sottise !... Ça, mon cher, il ne s'agit point de trembler ; le premier pas est décisif ; si tu veux prendre une position, il faut aller là de pied ferme ; il faut te présenter la tête haute ; ce sont tes premières armes avec le monde, du courage ! allons, du courage ! la timidité te ferait passer pour un lâche ! »

Ranimé par cette éloquente exhortation, je m'armai de sang-froid et d'énergie, je sortis précipitamment, et je me rendis à l'atelier en fredonnant l'air martial de :

Jurons haine au respect humain.

Arrivé à la porte, je m'arrêtai involontairement ; les battements de mon cœur recommençaient, je sentais la timidité revenir ; je toussai pour la chasser, je fis au Ciel une courte aspiration, je pris un air décidé, et j'entrai.

Tu ne sais point ce que c'est qu'un atelier de peinture, n'est-ce pas ? Représente-toi, mon cher, une grande chambre ordinairement irrégulière, le plus souvent bizarre et originale. Aux murailles sont suspendus pêle-mêle des plâtres, des desseins, des blouses, des palettes, des draperies et des tableaux ; sur trois ou quatre rayons se trouvent entassés les bosses et les bouteilles, les ébauches de terre glaise et les assiettes sales, les études d'antique et les vieux pots cassés ; de tous côtés règne le désordre le plus complet, la confusion la plus étrange. Une seule place est toujours libre, toujours distincte, c'est la table du modèle, espèce de piédestal sur lequel viennent poser des statues vivantes. Tout autour se dresse une forêt de chevalets, au milieu d'un amas confus de tabourets, de boîtes et de cartons ; et, comme dans ces forêts antiques où chaque fleur avait sa nymphe, où chaque chêne avait son dieu, derrière chaque

chevalet, à côté de chaque boîte, devant chaque tabouret se trouve un artiste avec sa blouse sale et ses grandissimes cheveux ! tout cela forme un intérieur on ne peut plus pittoresque.

Lorsque j'arrivai, le modèle était en séance, le professeur donnait sa leçon, les élèves travaillaient et gardaient le silence. Au bruit que je fis en ouvrant la porte, toutes les têtes se détournèrent, tous les yeux se braquèrent sur moi, et tous les regards m'assaillirent ; je ripostai avec une assurance dont je ne me croyais pas capable. Le professeur s'avança vers moi, m'assigna une place, me fit mettre tout de suite à l'ouvrage, termina sa leçon, et se retira.

Jusqu'à sa présence m'avait servi d'égide ; j'avais bien remarqué certains regards, j'avais bien compris certains rires étouffés, j'avais même entendu certains chuchotements, mais ce n'était rien : une fois le professeur parti, l'attaque commença dans toutes les règles. (1).

« Dis donc, Lucien, commença une grosse voix, a-t-il une boule c' monsieur ! ! »

Chacun se mit à rire, et moi aussi.

« Mais c'est une boule, reprit un autre, qui serait susceptible d'être passable.

— C'est vrai, répondit la première, si la bouche était moins grande, si les yeux étaient moins petits, si le nez était mieux taillé, et si les traits étaient plus beaux ; parole d'honneur ! il ne serait pas trop mal....

— Allons, taisez-vous, vous autres, vous pourriez fâcher monsieur.

— Lui, se fâcher, allons donc ! les nouveaux venus ne se fâchent jamais.

— Moi, je vous dis qu'il se fâchera.

— Il ne se fâchera pas !

— Se fâchera ! !

— Fâchera pas ! ! ! »

Tout le monde me regardait ; je ne répondis à ce défi que par un nouveau sourire ; les plaisanteries allèrent *crescendo*.

(1) Ceux qui ne connaissent point les mœurs de l'atelier, seront sans doute étonnés de ce qu'ils vont lire, mais je puis les assurer qu'il n'y a pas la moindre exagération. Il n'y a rien de plus goguenard, de plus gamin, de plus insolent même qu'une réunion de rapins, ou si vous voulez, d'élèves en peinture. On ne peut entrer dans leur atelier sans y être soumis à toutes sortes de malices, de petites vexations. Ce sont ce qu'ils appellent les épreuves. Si vous les supportez courageusement, c'est bien, vous êtes des leurs ; si vous avez le malheur de vous fâcher, on vous déclare une guerre interminable.

J'avais résolu de ne point ouvrir la bouche. C'est, je crois, le meilleur parti à prendre dans ces occasions-là ; mais je fus bientôt contraint de parler.

—“ Savez-vous ce que c'est que c' monsieur ; demanda une petite voix fausset et qui ne s'était pas encore fait entendre.

—Moi, je crains que ce ne soit fort peu de chose !

—Oh ! fit un des auditeurs.

—Oh ! oh ! oh ! répétèrent tous les assistants.

—Ce n'est point une réponse à ma demande, reprit la petite voix fausset. Je voudrais savoir ce que fait monsieur, ce qu'il pense, quelle est sa manière de voir et d'agir.

—Connais pas.

—Ni moi non plus.

—Mais on peut fort bien le lui demander à lui-même.”

La-dessus, je vis s'avancer vers moi un gros gaillard qui, après m'avoir salué profondément, commença avec emphase :

“ Monsieur et très-honorable confrère !...”

Ce furent des rires, des cris, un tumulte épouvantable ; chacun se pressa autour de nous pour l'entendre et me considérer, puis tout le monde s'écria à la fois : “ Chut ! silence ! écoutez !

—Monsieur et très-honorable confrère, reprit notre plaisant, avec un ton plus emphatique encore que la première fois, puisque vous vous présentez ici dans l'intention (bien louable sans doute) de travailler avec nous, de manger avec nous, de respirer avec nous, en un mot, de vivre avec nous, vous devez concevoir, ou du moins vous êtes susceptible de concevoir, qu'il nous importe de vous connaître ; car vous n'ignorez pas cette fameuse parole du sage : Dis-moi qui tu *hantes*, et je te dirai qui tu *fréquentes* !... En conséquence, je viens vous supplier, au nom de l'estimable société qui vous entoure, de vouloir bien nous servir un plat de vos opinions...”

Un tonnerre d'applaudissements éclata aussitôt, puis l'on se tut pour écouter ma réponse.

—“ Monsieur et très-honorable confrère, dis-je en m'inclinant à mon tour, je suis tout disposé à vous satisfaire ; mais comme il ne s'agit pas d'un plat bien recherché, vous ne pourriez le digérer sans boire ; je m'en vais faire monter un punch...”

—Bravo ! bravissimo ! s'écrièrent toutes les voix.

Et soudain commença un bruit, un vacarme, un remue-ménage impossible à décrire.

Toutes les boîtes, tous les chevalets furent à l'instant refoulés, ramassés, entassés dans un coin ; le modèle quitta son piédestal, et je l'envoyai demander au café le plus proche ce qui nous était nécessaire. À l'aide de quelques tabourets et de plusieurs cartons, on improvisa une espèce de table artistique sur laquelle, en guise de nappe, on étendit du papier blanc.

Bientôt on apporta un punch tout préparé, avec accompagnement de petits gâteaux. Les bravos et les vivats recommencèrent, mon éloge était dans toutes les bouches, chacun vantait mon savoir-vivre ; j'étais un bon enfant, un excellent viveur, un parfait garçon, etc.

Je fit placer le punch et les gâteaux sur les cartons disposés pour les recevoir ; on fit cercle alentour, et quand tout le monde fut placé, j'alumai avec une gravité et une majesté sans égale.

“ Il faut chanter pendant que le punch brûle, dit un des plus gais de la troupe.

—Bien dit ! il faut chanter !

—Tiens, camarade, me dit mon voisin, pour que ta bienvenue soit payée complètement, il faut nous chanter quelque chose.

Il y avait un peu de malice dans cette proposition, aussi chacun s'empressa-t-il de l'appuyer je voulus faire des difficultés, mais les demandes devinrent si plaisamment suppliantes, si méchamment pressantes, que je fus obligé de céder.

Par bonheur, je me rappelai quelques couplets sur la peinture, que j'avais composés je ne sais plus à quelle occasion. C'était vraiment une chanson de circonstance, comme tu vas en juger toi-même.

Je toussai, je crachai, et je commençai avec un aplomb dont je m'étonne encore aujourd'hui.

Je ne vois rien dans la nature,
Dans le monde ancien et nouveau,
De préférable à la peinture !
Rien n'est plus puissant qu'un pinceau !

Ne croyez pas que j'exagère,
Car sachez que maître Jupin
Jamais n'eût pu faire la terre
S'il n'avait pas su le dessin.

Je ne vois rien, etc.

En effet, de quelle manière...
 Aurait-il bâti les humains ?
 Croyez-vous donc qu'il eût pu faire
 Des têtes, des pieds et des mains ?

Je ne vois rien, etc.

Messieurs, ayez en l'assurance,
 J'en atteste tout l'univers,
 J'en atteste l'expérience,
 Il eût fait les nez de travers !...

Je ne vois rien, etc.

La peinture est indispensable ;
 Partout il faut de la couleur,
 Il faut être peintre passable
 Pour être éloquent rateur.

Je ne vois rien, etc.

Si l'on ne colore son style,
 On est mauvais littérateur ;
 Le cuisinier, s'il est habile,
 Donne au bouillon de la couleur.

Je ne vois rien, etc.

Sans couleurs, comment pourraient plaire
 Nos intéressants romanciers ?
 Et sans couleur que pourrait faire
 Celui qui noircit vos souliers ?

Je ne vois rien, etc.

Un peintre donne (à qui l'achète)
 Et la laideur et la beauté ;
 Grâce à lui, grâce à sa palette
 On passe à la postérité !

Je ne vois rien, etc.

Enfin, dans un temps de famine,
 Sachez, messieurs, tout ce qu'il peut,
 C'est un homme qui sans farine
 Fait des croûtes tant qu'on en veut !!!

Je ne vois rien dans la nature,
 Dans le monde ancien et nouveau
 De préférable à la peinture !
 Rien n'est plus puissant qu'un pinceau !

Grâce à son à-propos, cette chanson, fut trouvée parfaite ; les louanges et les éloges redoublèrent ; je n'étais plus seulement un bon enfant, un bon garçon, j'étais encore un fin ma-
 tois, un jeune homme plein d'espérance, un luron plein d'esprit ; on me donna des poignées

de main ; et l'on me prodigua des compliments de toutes les couleurs. Je profitai de ces bonnes dispositions pour faire ma profession de foi.

Le punch venait de s'éteindre.

“Tenez, camarades, m'écriai-je en y plongeant la cuiller, voilà qui sera encore meilleur que ma chanson ; prenez chacun un verre, et faites-vous servir !”

Je n'eus pas besoin de le répéter deux fois, En un instant les verres furent tous présentés et remplis ; tout le monde trinqua fraternellement et but à ma santé.

“Maintenant, messieurs, dis-je en reposant mon verre sur notre table de carton, puisque vous désirez connaître mes opinions et mes principes, je m'en vais vous satisfaire.

“Je suis ce que dans le monde artistique on appelle ordinairement un bigot.

—Bah ! plus souvent !”

Tous les yeux s'élargirent d'étonnement.

“Oui, monsieur ; j'ai étudié la religion ; je l'ai trouvée véritable et sage ; j'y crois et je la pratique : et voilà ! Il ne s'agit point de savoir si j'ai raison ou si j'ai tort ; c'est chez moi une chose arrêtée, conclue, sur laquelle je ne veux et je ne puis revenir ; c'est mon idée, c'est ma manière de voir ; je ne prétends l'imposer à personne, mais je prétends la conserver toujours. A chacun ses opinions, n'est-il vrai ? Chacun de nous a droit d'avoir la sienne.

—Bien dit !—C'est juste.—La liberté est libre !

—Ainsi, messieurs, je mène une vie tranquille et réglée ; cela ne m'empêche pas d'être gai et bon vivant ; j'aime à rire comme les autres ; vous voyez que je ne dédaigne pas de chanter et de boire du punch... Si vous en voulez encore, avancez vos verres !...”

Cette péroraison fit le meilleur effet du monde. Chacun, en me tendant son verre, loua ma franchise, approuva ma bonne foi, et *permission me fut donnée* d'être religieux.

Le fait est que depuis huit jours que je suis à l'atelier on ne m'a pas fait une seule plaisanterie à ce sujet ; on m'a fait rechanter ma chanson, plusieurs ont voulu la copier et l'apprendre ; j'y ai mis de la complaisance, et cela m'a fait des amis. Quand je dis amis, tu comprends dans quel sens ; certainement les rapports qui existent entre les élèves de l'atelier et moi ne peuvent être comparés aux rapports qui existent entre nous deux ; c'est une espèce d'a-

mitié superficielle, une liaison de convenance, de nécessité, mais enfin cela vaut mieux que de la haine. Je ne suis intime avec personne, mais je suis compère et compagnon avec tous. Nous nous rendons mutuellement tous les petits services indispensables dès que l'on vit ensemble ; bref, mon séjour à l'atelier, que j'entrevois si dur et si terrible, est véritablement agréable.

Voilà une fameuse réponse à l'un de tes arguments, toi qui me montrais ce séjour comme un obstacle qu'il était téméraire de vouloir surmonter, et qui fermait la carrière des arts à tout jeune homme bien pensant.

J'étais bien sûr, moi, que tout s'arrangerait pour le mieux.

Adieu.

LETTRE III.

Tu as beau dire, mon cher, c'est une belle et bonne chose que la peinture ! Plus je l'étudie, plus je l'aime. C'est une jouissance de tous les jours, de toutes les heures et de tous les instants. Tout pour moi devient un sujet d'admiration, de plaisir et d'étude : un arbre, un nuage, une fleur, un enfant, une boucle de cheveux qui tombe, un petit fichu qui flotte, un voile qui s'envole au vent, que sais-je ? moi !... Et puis l'on rencontre à chaque pas mille petites scènes charmantes de petits tableaux tout faits : ici, c'est une petite fille qui joue avec un gros chien ; là, c'est une jeune mère qui berce son enfant ; plus loin, ce sont deux commères qui gesticulent et qui bavardent, et mille autres choses semblables.

Quand je n'ai rien sous les yeux, j'observe cette lumière qui nous environne, qui nous enveloppe et qui nous inonde ; comme elle est bénigne ! Elle adoucit toutes les lignes, elle vaporise tous les contours, elle harmonise toute la nature ; éclatante sur les premiers plans, sombre dans les cavités, mystérieuse dans les lointains, partout elle est admirable....

Je regarde tout, j'étudie tout ! La nature tout entière m'appartient en quelque sorte, j'en fais ce que je veux, je l'examine quand je veux, je la contemple comme je veux ; en tout ou en partie, en détail ou en général ; je la retourne, je la considère sur toutes ses faces comme un joyaillier considère un bijou.

Oh ! qu'elle est grandiose ! qu'elle est sublime ! qui ne reconnaîtrait là l'œuvre de Dieu ! En vérité, je ne comprends pas que l'on puisse sentir la nature et rester impie ; je ne puis concevoir que l'on soit artiste et qu'on ne soit pas chrétien !

Ceci posé, tu sauras, mon cher, que je fais merveille à l'atelier. Notre professeur m'a trouvé des dispositions extraordinaires, il a loué étonnamment la fidélité de mon dessin, la chaleur de mon coloris, la hardiesse de mon coup de pinceau ; il est enchanté de m'avoir au nombre de ses élèves, et m'a promis un brillant avenir... Que Raphaël prenne garde à lui ! je ne dis que cela.

Quoi qu'il en soit, maman n'a pas sur mon avenir les brillantes prévisions de notre cher professeur.

Hier, quand je revins de l'atelier, elle avait dans les yeux quelque chose d'inquiet, ses traits révélaient malgré elle une tristesse secrète ; je lui demandai ce qui la tourmentait, mais elle éluda la réponse.

Le soir, au coin du feu, je voulus l'égayer et la distraire, je lui contai tous mes désirs, je lui détaillai tous mes petits projets.

“ Quand je serai riche, lui disais-je avec un petit ton enfantin qu'elle aime beaucoup ; quand je serai riche, je ferai ceci, je ferai cela... Quand je serai riche, nous visiterons ensemble la Suisse et l'Italie, vous irez partout avec moi, nous ne nous quitterons jamais ; si les voyages vous fatiguent et vous ennuiant, eh bien, nous reviendrons à Paris, nous achèterons aux environs une petite maison de campagne : j'y aurai un atelier où je peindrai mes paysages ; vous, vous aurez un grand jardin rempli de toutes les fleurs que vous aimez tant...”

Pendant tout ce bavardage, maman s'efforçait de sourire.

“ A tout cela, me dit-elle en branlant la tête, il n'y a qu'une petite condition, c'est que tu deviennes riche !

Oh ! je le deviendrai, ou plutôt nous le deviendrons, soyez tranquille.

— Et si, au contraire.... nous devenions pauvres ?...”

La voix de maman était tremblante en faisant cette supposition.

Je relevai brusquement la tête, je fixai maman avec étonnement ; la pauvre femme essaya de me sourire, mais elle ne put y parvenir.

“ Ah ça ! lui dis-je en prenant une de ses deux mains dans les miennes... pourquoi ces idées noires-là ?... Quand je vous ai dit que je voulais être peintre, vous m'avez répondu : Fais comme tu voudras ; j'ai agi en conséquence, et voilà que vous avez l'air de vous en repentir... Ah ! maman, ce n'est pas bien... pour votre peine vous allez m'embrasser tout de suite...”

Je tendis mon front, et maman, en y déposant un baiser, y laissa tomber une larme brûlante... Il me fallut tout mon courage pour faire semblant de ne pas m'en apercevoir.

Je ne sais, en vérité, quelle explication donner à ses pleurs : maman pleure-t-elle de me voir artiste ? a-t-elle peur que l'étude des arts ne me fasse abandonner mes principes ? craint-elle que je ne réussisse point ?...

Ces inquiétudes maternelles m'ont fait beaucoup de peine. Ne vas pas croire pourtant qu'elles puissent me décourager et m'abattre ; loin de là, elles ne me donnent que plus de zèle, elles m'enflamment d'une nouvelle ardeur.

Maintenant, vois-tu, non-seulement je veux réussir, mais je veux réussir promptement, je veux réussir pour rassurer ma mère, et pour lui prouver bien vite que j'ai eu raison d'embrasser la peinture. Je m'en vais travailler plus que jamais, je vais suer à la besogne, étudier sans relâche, avancer quoi qu'il en coûte.

Une fois le succès obtenu, je m'essuierai le front, je remercierai le Ciel, je releverai la tête, j'embrasserai ma mère, et je lui dirai :

“ Eh bien, que vous avais-je prédit ? ”

Je te serai la même question à toi... Tu ne t'y attends guère, n'est-ce pas ? tu seras bien étonné, bien surpris, bien attrapé. Eh bien, prends-y garde.

Adieu.

LETTRE IV.

J'ignore ce qui nous menace, mais à coup sûr quelque chose d'extraordinaire se prépare ; il y a un orage qui s'amasse, un malheur qui couve ; je suis dans une affreuse inquiétude : il me semble qu'un volcan gronde sous nos pieds.

Ma mère est toujours inquiète, toujours triste. L'autre jour, en revenant de l'atelier, je la trouvai tout en larmes ; je l'embrassai avec effusion ; et je la suppliai de me dire ce qui la chagrînait.

“ Ce ne sera rien, me dit-elle, ce ne sera rien. ”

Et ses pleurs qui redoublèrent me dirent aussitôt le contraire.

Je ne savais que penser, mon cœur se gonflait et battait avec violence, j'étais prêt à pleurer moi aussi ; j'eus assez de force cependant pour contenir mon émotion.

“ S'il en est ainsi, lui dis-je d'une voix aussi calme que possible, pourquoi pleurer de la sorte ? ”

Ma pauvre mère garda un profond silence.

“ Ah ! maman, maman ! m'écriai-je, dites-moi, je vous en conjure, dites-moi ce qui vous chagrîne... voyons, dites, ne me cachez rien. Vous m'avez assuré cent fois que j'avais toute votre confiance, prouvez-le-moi maintenant... Vous ne me répondez pas... que vous ai-je donc fait !... Mon Dieu, j'y pense, c'est peut-être moi qui suis la cause involontaire de toute cette douleur... vous vous déssolez de me voir artiste peut-être ? vous tremblez pour mon avenir ?... vous avez peur que je ne me perde ?... ”

— Non, mon fils, non ; je suis à ce sujet sans la moindre inquiétude ; tu es, je crois, dans ta vocation, et tu auras des grâces d'état pour t'y soutenir. D'ailleurs tu aimes ta mère, j'en suis sûre, et tu ne voudrais pas la faire mourir en te conduisant mal, n'est-ce pas ?... ”

— Eh bien, alors qu'est-ce que vous avez ? qu'est-ce qui vous afflige ?

— Mon enfant, je te l'aurais déjà dit si cela pouvait servir à quelque chose... Maintenant ce serait te faire une peine inutile. Dieu merci, il n'y a rien de sûr, rien de certain dans ce qui me désole... Tiens, Stéphane, je te le demande en grâce, laisse-moi attendre quelque temps encore avant de t'en instruire ; ne me fais à ce sujet aucune demande, aucune question ; je te conterai tout dans quinze jours...”

Il y a trois jours à peine que maman m'a fait cette demande, et déjà il me semble qu'il y a trois semaines ! mes inquiétudes augmentent à chaque instant ; je ne sais comment je pourrai garder le silence encore douze grands jours.

Les choses les plus ordinaires deviennent pour moi des sujets de craintes ; tout me tourmente, tout m'intrigue, tout me semble mystère.

Autrefois, si maman ne rentrait pas exactement à l'heure du dîner, ou je ne m'en apercevais même pas, ou je l'attendais avec patience, et je n'en dinais ensuite que de meilleur appétit.

Eh bien, avant-hier elle fut en retard d'une petite demi-heure; je ne saurais te dire tout ce que ce retard me fit souffrir: j'étais tout hors de moi, mille soupçons me frappaient au cœur; je regardai plus de cent fois à la fenêtre dans l'espérance de la voir revenir, et quand enfin elle fut de retour, je me précipitai à sa rencontre avec la même ardeur que si je l'eusse retrouvée après l'avoir crue perdue....

« Mon Dieu! maman, m'écriai-je, qu'est-ce qui vous a retenue? d'où venez-vous donc? »

— Mes affaires, mon enfant, mes affaires, » me répondit-elle d'un air sombre et préoccupé.

Puis elle m'embrassa sans savoir ce qu'elle faisait, et elle se mit à table sans me rien dire autre chose. Et moi, me rappelant la demande qu'elle m'avait faite de ne lui adresser aucune question, j'étais là muet, inquiet, tourmenté, suivant des yeux ses moindres mouvements, interprétant tous ses gestes, cherchant à traduire son silence...

Autrefois je voyais notre homme d'affaires sans rien remarquer en lui qui pût me choquer et me déplaire; hier je l'ai rencontré dans nos escaliers, nous nous sommes arrêtés pour les salutations et les politesses d'usage; eh bien, son aspect a produit sur moi une sensation désagréable, son regard m'a paru louche, son sourire m'a semblé faux et ironique, il m'a fait l'effet d'un fourbe et d'un hypocrite... Je déteste les hommes d'affaires....

Je suis sombre, morose, préoccupé; je travaille sans goût et sans ardeur; maman s'imagine m'épargner une peine inutile en me cachant un malheur incertain, elle ne sait guère tout ce que ce silence me fait souffrir. Je me figure les choses les plus bizarres, je me représente les calamités les plus affreuses.

Je me résigne bien à tout pour ce qui me regarde personnellement; mais ma mère, Paul, ma pauvre mère!...

S'il me faut la voir souffrir, je ne sais ce que je deviendrai.

LETTRE V.

Mon cher ami,

Je viens d'être admis à l'École royale des Beaux-Arts; c'est un petit succès légèrement honorable, mais passablement avantageux.

C'est une place que l'on obtient ni par faveur, ni par protection, ni par intrigue: il faut la gagner au concours. On réunit tous les jeunes gens qui peuvent ou qui veulent y prétendre; on leur donne à copier le même modèle, on le leur demande dans les mêmes dimensions, on leur assigne le même temps, et une fois ce temps écoulé, on rassemble leurs essais, on les soumet à un jury d'artistes qui les examine, les compare, les classe, et proclame les premiers élèves de l'école.

Les élèves de l'école ont tous les jours deux heures de leçons gratuites, qui leur sont données par les plus grands maîtres de l'époque. Ils se trouvent en contact avec toutes les célébrités du jour; ils sont en rapport avec les premiers artistes de Paris; s'ils sont assez heureux pour s'en faire remarquer, ils en obtiennent des soins tout particuliers, et ils s'assurent pour l'avenir de puissants protecteurs.

Ainsi l'admission à l'École des Beaux-Arts est le commencement du succès et de la gloire; c'est le premier grade artistique, c'est le premier pas qui mène à Rome, c'est le premier échelon qu'il faut monter pour arriver au grand prix.

Il y a quinze jours, cette admission m'eût fait tourner la tête de plaisir: J'avais concouru sans aucune prétention, par complaisance en quelque sorte; je venais d'entrer à l'atelier, lorsque le concours s'ouvrit, et comme notre professeur m'engagea fortement à m'y présenter, je le fis pour lui plaire, et j'y portai plus de résignation que d'espérance. Juge de ma surprise lorsque l'on m'annonça ma réception: Je crus d'abord que c'était une plaisanterie, une méchanceté, une épigramme; mais j'allai voir l'affiche, et j'y lus mon nom en toutes lettres: s, t, e, ste, p, h, a, pha, n, e, ne, Stephane! C'était moi, bien moi, tout à fait moi! Il y a quinze jours cette agréable surprise m'eût rendu heureux pour longtemps.

Hélas! je n'eus qu'un instant de bonheur, je ne pus garder qu'un moment ma joie et ma satisfaction.

Au lieu de retourner à l'atelier, je voulus aller tout de suite apprendre cette bonne nouvelle à ma mère; j'espérais qu'elle ferait diversion à sa tristesse, qu'elle dissiperait quelques-unes de ses inquiétudes, qu'elle verserait un peu de baume sur ses mystérieux chagrins.

J'arrivai à la maison radieux et triomphant.

« Où est maman? m'écriai-je; savez-vous

où est maman ? dites-moi vite où est maman ? ”

La pauvre domestique me fit signe de ne pas parler si fort ; l'embarras et la frayeur étaient peints sur son visage ; elle me montra la porte du salon, et me répondit à demi voix que ma mère était occupée.

“ Occupée ! à quoi ? avec qui ? ”

— Il y a trois messieurs qui sont avec elle depuis plus de deux heures.

— Alors ils ne tarderont pas à s'en aller, j'espère. Je m'en vais attendre dans ma chambre ; dès qu'ils seront partis, vous viendrez m'avertir, entendez-vous ? ”

Là-dessus j'entrai dans ma chambre, et j'en fermai la porte avec précaution.

Tu connais l'appartement ; tu te rappelles sa position, tu sais qu'il touche au salon, et qu'une muraille peu épaisse l'en sépare. Quand j'y entrai, il ne me fut pas difficile d'entendre que l'on parlait à côté : ce n'était qu'un bourdonnement monotone dont on ne pouvait rien saisir, rien distinguer, rien comprendre. Mais un moment après la conversation s'échauffa, les voix s'élevèrent, une vive discussion s'engagea ; et alors... ah ! Paul, si tu savais ce que j'entendis !

Ma mère, ordinairement si douce et si calme, répétait avec indignation les mots de calomnie, d'injustice et d'infamie. Les personnes qui se trouvaient avec elle lui parlaient de déshonneur, de publicité, de scandale ; les voix se succédaient, s'entre-croisaient, se mêlaient avec chaleur ; on disputait, on observait, on répliquait, on se récriait ; et au milieu de ce conflit de phrases, de grands mots et d'exclamations, quelques sanglots s'élevaient de temps en temps : c'était ma mère qui pleurait !

Je te laisse à penser combien je souffris en entendant tout cela. D'abord je fus comme terrassé par ces demi-révélations. Je restai immobile, ébahi, palpitant ; et puis l'indignation de ma mère me secoua, ses sanglots m'exaspérèrent ; j'étais prêt à me précipiter dans le salon pour la consoler et la défendre.

Il y eut surtout un instant où je ne me possédais plus. Ma pauvre mère, poussée à bout et voulant sans doute couper court à cette barbare discussion, s'écria avec une poignante énergie :

“ Eh bien, non ! je n'écoute plus rien, je ne veux plus rien, je n'accepte rien !... On veut se jouer de moi parce que je ne suis qu'une femme. On cherche à me faire peur pour exploiter mes

craintes et ma faiblesse. Je ne suis qu'une femme, c'est vrai, mais je suis mère, messieurs, j'ai un fils ! ! ! j'ai un fils dont dont je ne puis consentir à ruiner l'avenir, j'ai un fils que j'aime plus que ma réputation et ma vie... laissez-moi avec tous vos moyens et toutes vos propositions... j'aime mieux courir le danger d'un procès, j'aime mieux courir la chance d'un jugement inique. J'ai la conscience pure, que m'importe l'opinion publique ? Quand il me faudrait vivre déshonorée, moi, pourvu que mon fils vive !... une mère n'a peur de rien quand il s'agit de son enfant !... ”

J'étais tout hors de moi en entendant ces paroles ; je soupirais d'admiration, je pleurais d'attendrissement, et je souriais de plaisir ; mon premier mouvement fut d'aller me jeter dans les bras de cette bonne mère ; je fis un bond vers ma porte, mais la raison m'arrêta un instant ; je prêtai l'oreille. La discussion était terminée, le bruit des chaises et des fauteuils, le son des pas sur le parquet m'avertit qu'on allait se retirer. Je jugeai prudent de me tenir caché, je ramassai le peu de sang-froid qui me restait, j'en trouvai assez pour me contenir, et je demeurai immobile accolé à ma porte.

Celle du salon s'ouvrit, et je pus entendre très-distinctement les dernières phrases de cette sinistre conversation.

“ Ainsi madame ?..... demanda une voix.

— Nous plaiderons, répondit ma mère.

— Vous n'ignorez pas le peu de chance de succès que ce moyen vous offre, vous savez quelles rudes conséquences ?.... ”

— N'importe, nous plaiderons.

— Vous hasardez la réputation de votre mari, et par conséquent la vôtre et celle de monsieur votre fils, tandis que si vous consentiez.... ”

— Non, non ; nous plaiderons, nous plaiderons.”

Les trois messieurs se retirèrent, maman entra précipitamment dans le salon, et éclata en sanglots.

C'eût été doubler son chagrin que d'aller la trouver dans ce moment et de lui apprendre ce que j'avais entendu ; je sortis tout doucement de ma chambre, j'allai avertir la domestique de ne point dire à maman que j'étais rentré pendant la visite des trois étrangers, et je m'en allai, sans but, sans nécessité, uniquement pour m'en aller.

Une fois dans la rue, je réfléchis à tout ce

que je venais d'apprendre, je ne pus alors, et maintenant encore, je ne puis le comprendre.... Pourquoi plaider ? pourquoi ces mots de dés-honneur, de fourberie, de scandale et d'injustice ? pourquoi cet essai d'arrangement, ces moyens si cruels, ces propositions si barbares ? que veulent dire ces craintes pour la réputation de mon père ?... comment pourra-t-on ruiner mon avenir, à moi ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Je cherche, j'examine, je réfléchis, mais je m'y perds.

Tu dois penser combien cet embarras me tourmente et me torture ! ma pauvre mère me croit dans l'ignorance la plus complète, elle essaie de paraître calme et rassurée ; mais ses sourires sont si forcés, qu'ils me font plus de mal que ses pleurs.

C'est après-demain que, suivant sa promesse, elle doit tout me raconter... son procès sera la sentence ? bon Dieu ! que nous réserve la Providence ? qu'allons-nous devenir ?

Adieu.

LÈTTE VI.

J'ai la fièvre, la tête me tourne, tout en moi se bouleverse ; on dirait que je suis sous le poids d'un horrible cauchemar ; je suis obligé de me tâter et de me frotter les yeux pour me persuader que je ne rêve pas.

Tu te souviens de ma dernière lettre, n'est-ce pas ? tu as dû comprendre toutes mes craintes, tu as dû concevoir mon affreuse perplexité.

Cela soulage de conter ses chagrins. Dès que je l'eus fait la confidence des miens, une fois ma lettre terminée et mise à la poste, je me sentis plus calme ; j'eus la force de vouloir, et je me rendis à l'atelier pour étouffer mes inquiétudes par le travail.

Hélas ! Paul, on riait, on plaisantait, on chantait à cet atelier ; cette joie me perça le cœur, cette gaieté envenima tous mes chagrins ; je n'aurais jamais cru que des éclats de rire pussent faire tant de mal !

Je sortis pour m'y soustraire. Je ne savais où aller ; je marchai machinalement devant moi pendant deux ou trois heures, la tête baissée, le regard fixe, sans voir où j'étais, sans regarder ce qui m'entourait. Tout d'un coup, je me sentis pressé, froissé et secoué ; je fus tiré de ma rêverie, et je m'aperçus que j'étais au milieu d'une foule : c'était une foule joyeuse et babil-

larde ; mille voix se levaient, se mêlaient, se confondaient ; mille parfums venaient flatter l'odorat ; des arbustes et des plantes de toute espèce étaient étalés de tous côtés. J'étais au Marché-aux-Fleurs.

J'aurais préféré me trouver je ne sais où. Je n'entendais parler que de fêtes et de réjouissances ; les marchands m'appelaient pour m'offrir leurs marchandises, et les bouquetières me poursuivaient avec leurs roses et leurs violettes ; elles me les mettaient jusque dans les mains, en m'invitant à ne pas perdre l'occasion et à profiter de la circonstance. Quelle circonstance, grand Dieu !

J'aperçus le Palais-de-Justice, qui se trouve justement vis-à-vis le marché. Alors une idée me frappa : je pensai que ma mère y était sans doute, pour le fameux procès dont j'avais entendu parler. Je résolus de l'y chercher, de l'y découvrir ; je désirais vivement l'y rencontrer ; j'espérais entendre les plaidoiries, les explications, la sentence peut-être.... Poussé par ce désir, plein de cette espérance, je me précipitai vers le Palais ; en quelques bonds j'eus franchi les escaliers d'entrée, et je me trouvai dans une salle immense.

Je n'avais jamais mis les pieds dans ce Palais-de-Justice, et je m'imaginai qu'il n'y avait qu'une vaste salle d'audience, où se jugeaient tous les procès les uns après les autres. La salle où je me trouvais eût pu servir à cet usage, mais il n'y avait ni bancs ni tribunal ; on n'y voyait qu'un petit nombre d'avocats, trois ou quatre gendarmes et une douzaine de plaideurs, qui se promenaient de long en large, et puis, de distance en distance, se trouvaient des bureaux d'écrivains publics.

Je ne savais où il fallait aller ; d'un autre côté, je ne savais quels renseignements demander ; et puis, je n'osais m'adresser à personne. A la fin pourtant, je m'approchai d'un vieil écrivain :

« Monsieur, lui demandai-je, pourriez-vous me dire où l'on plaide ? »

Le brave homme, étonné de ma question, releva son abat-jour, et me regarda fixement sans me répondre.

Je réitérai ma demande.

« Mais...mais, monsieur, me répondit-il, on plaide partout : par là, à cette porte, à cette autre porte, à celle-là, à celle-ci, partout enfin. »

Je voulus aller voir partout ; j'ouvris la première porte venue ; mais à peine je l'eus fran-

chie, qu'un gendarme s'avança et me barra le passage.

— Où allez-vous, monsieur ?

— Voir plaider.

— On n'entre pas.

— Pourquoi cela ?

— On n'entre pas, vous dis-je."

J'allai à une autre porte : mais juste au moment où j'y entrais, une trentaine de personnes en sortirent.

— Oui, mon ami, me répondit cet individu, qui ne savait plus ce qu'il disait ; j'ai gagné, archi-gagné ! ! Donnez-moi une poignée de main..."

Je lui tournai le dos avec humeur, et je poursuivis mes recherches. J'entrai dans plusieurs salles, je parcourus divers corridors, je visitai différentes chambres, mais je ne pus trouver ma mère.

Déjà je me retirais, lorsqu'en passant près d'un petit escalier peu fréquenté, auquel je n'étais pas monté, j'entendis des pleurs et des sanglots ; je tressaillis, je prêtai l'oreille, je reconnus la voix ; c'était elle, Paul, c'était cette pauvre mère ! En un clin d'œil je fus dans ses bras.

— Stéphane ! quoi, Stéphane ! s'écria-t-elle avec angoisse ; ici, toi ! Ah ! mon fils ! mon fils ! ruinés ! perdus ! c'est fini, ils ont prononcé ! C'est la plus criante des injustices, c'est la plus noire des infamies... Ils ont osé souiller la mémoire de ton père... ton père si honnête et si probe ! ils l'ont accusé, condamné, flétri !... horreur ! ! Il n'y a rien de plus injuste que cette prétendue justice des hommes... Nous voilà pauvres maintenant, nous voilà déshonorés en quelque sorte !... Ah ! Stéphane ! Stéphane !... qu'allons-nous devenir !..."

Eu disant cela, ma pauvre mère se jetait dans mes bras, m'embrassait avec une sorte de convulsion, et sanglotait à fendre le cœur.

Je m'attendais un peu à cette scène déchirante, en sorte que je la supportai avec assez de courage. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour paraître résigné, et je ne répondis à son désespoir que par des mots de consolation et d'espérance.

Je m'aperçus tout à coup que nous étions là en spectacle ; un grand nombre de curieux étaient accourus et faisaient cercle autour de nous, on se pressait pour nous entendre et pour nous voir.

J'eus hâte de fuir cette désagréable publicité.

Je pris l'une des mains de ma mère, je posai son bras sur le mien et je l'attirai hors de la foule ; là je l'exhortai à se calmer, je l'engageai à cacher sa douleur à tout ce monde indifférent, et j'envoyai chercher un fiacre pour retourner à la maison.

Dans la voiture nous pouvions pleurer à notre aise.

Maman m'arrosa de ses larmes, me pressa contre son cœur, me couvrit de baisers et se lamenta sur mon avenir. Elle ne s'inquiétait que pour moi, elle ne se désolait que pour moi. Cette tendresse maternelle me remua jusqu'au fond de l'âme, mon sang-froid m'abandonna, ma résignation s'évanouit ; ma douleur, quelque temps concentrée, fit explosion et je pleurai à mon tour.

Ce qui me fit pleurer, ce fut d'abord la douleur de ma mère, et puis aussi ce fut un coup d'œil jeté sur l'avenir. Je te l'ai déjà dit, Paul, peu m'importe à moi la pauvreté ou la richesse, mais pour elle, pour ma mère... Oh ! c'est une affreuse chose, il n'y a rien de plus dur que la misère pour une femme lorsqu'elle n'a jamais vécu que dans la prospérité !. Que de privations, que de gênes, que de souffrances ! il faut qu'elle abandonne toutes ses fantaisies, qu'elle surmonte tous ses dégoûts, qu'elle change toutes ses habitudes. Plus de toilette, plus d'oisiveté, plus de ces petits ouvrages de broderies ou de tapisseries qui donnent si peu de peine et qui rapportent tant de louanges ; désormais il faut qu'elle travaille comme la fille du peuple ; la pauvreté lui met un balai à la main et un tablier de cuisine devant elle ; il faut qu'elle s'occupe du ménage, il faut qu'elle s'abaisse à des soins minutieux et rebutants ; point de trêve, point de repos ; ce sont des soucis de tout genre, des fatigues de toute espèce, et à tous ces maux physiques se joint souvent un mal intérieur, une douleur morale mille fois plus terrible encore. Elle ne peut se faire à la solitude et au délaissement ; l'ennui la ronge, le chagrin la mine ; pauvre fleur habituée au soleil et à la chaleur, elle languit à l'ombre, et le froid la fait mourir...

Voilà ce que j'entrevois dans l'avenir, et à cette pensée je ne pus retenir mes larmes.

Dès que nous fûmes arrivés à la maison je demandai à ma mère quelques explications ; je lui rappelai qu'elle m'avait promis de me tout raconter. Elle consentit à tenir sa promesse, mais elle pleurait si fort, ce qu'elle me dit fut

entrecoupé de tant d'incidents, de tant d'exclamations et de tant de protestations, et puis je m'entends si peu en affaires que je ne comprends pas bien encore pourquoi on nous a fait un procès, pour quel motif on nous a condamnés, et pourquoi cette condamnation nous réduit à la misère.

Dès que je pourrai y comprendre quelque chose, je te l'écrirai.

LETTRE VII.

Je te disais hier que je ne pouvais rien comprendre à la cause de notre malheur, j'y comprends davantage aujourd'hui, mais il reste toujours quelque chose d'inexplicable et d'incompréhensible ; tu vas en juger toi-même, voici la chose :

Il paraît qu'un des amis de mon père lui confia autrefois une partie considérable de sa fortune. A quel propos ? pour quel motif je n'en sais rien ; mais toujours est-il que mon père l'accepta ; on fit des actes, on rédigea des reconnaissances, on apposa des signatures, bref, on n'oublia aucune des formalités nécessaires. Quelques années après, ce monsieur eut besoin de son argent, il vint le réclamer, et mon père le lui rendit intact.

Ma mère se rappelle parfaitement le jour, les circonstances, elles est sûre et certaine que l'argent a été rendu. Eh bien, mon cher, on n'a jamais pu trouver aucun acte qui le puisse prouver ; mon père et son ami ont-ils cru alors les formalités inutiles ? ou bien les bien les papiers ont-ils été soustraits ? égarés ? perdus ?... Je n'y puis rien concevoir ; ce qu'il y a de certain, c'est que ma mère a eu beau chercher de tous côtés, elle n'a pu rien découvrir qui puisse constater légalement que les sommes jadis confiées à mon père ont été remises quelques années après.

L'ami de mon père le savait fort bien, et jamais il ne nous a fait à ce sujet la moindre réclamation ; malheureusement il est mort il y a six mois, ses héritiers ont trouvé parmi ses papiers l'acte qui établissait mon père dépositaire des sommes en question, et cet acte à la main, ils sont venus sommer ma mère de payer une seconde fois. Maman a répondu et prouvé qu'elle ne leur devait rien, mais les preuves qu'elle en a données n'étaient point légales ; il

y a eu contestations, protestations, réclamations, procès ; on a osé accuser mon père d'avoir mangé la fortune de son ami, le tribunal a cru à une calomnie aussi atroce ; il nous a condamnés à restitution, et nous voilà déshonorés, ruinés, perdus !

Qui eût pensé cela ? bon Dieu ! qui l'eût dit il y a trois mois, quand je voyais l'avenir si brillant et si beau, quand je te contais mes projets et mes espérances ? Tu te rappelles notre grande discussion sur la peinture ; tu te souviens de mes plans, de mes idées, de mes intentions ; eh bien ! Paul, voilà tout cela renversé. La carrière des beaux-arts n'est point assez lucrative ; il faut maintenant que je gagne *notre vie*. Je ne pourrais nourrir ma mère avec de la gloire ; il me faut laisser là palette et pinceaux pour chercher quelque emploi qui nous rapporte de quoi vivre.

Je vais tâcher d'avoir une place, ou bien je donnerai quelques leçons de dessin et d'écriture, si je puis trouver des élèves. Si je ne puis obtenir ni place ni disciples, il faudra que je m'utilise d'une autre manière ; j'irai dans quelques manufactures vendre ma patience et ma bonne volonté ; j'irai dans un magasin présenter mes deux bras pour auner de la toile ; je me ferai commis, secrétaire, marchand, employé, tout ce qu'on voudra.

Ce sera un grand sacrifice, pour moi d'être obligé d'abandonner les beaux arts, C'était ma vocation, j'en suis sûr ; j'y aurais probablement réussi, mais au lieu de gagner de l'argent, il faudrait en dépenser. J'aime beaucoup la peinture, mais j'aime ma mère bien davantage encore.

LETTRE VIII.

Nous sommes délogés, Paul, nous habitons maintenant un petit entresol, bien étroit, bien mesquin, bien lugubre, bien sombre ; si tu venais nous voir, tu croirais entrer dans un tombeau.

On a vendu la semaine dernière la plus grande partie du notre mobilier ; j'ai été forcé d'assister à cette vente, pour la surveiller et la conduire. En vérité, je n'ai jamais rien vu de plus hideux et de plus poignant.

Imagine-toi une foule d'individus, sales et déguenillés, se précipitant dans notre salon com-

me à un pillage ; riant, criant, se poussant autour du commissaire-priseur, et lui demandant avec impudence s'il avait quelque bon coup à leur faire faire. C'est le public habitué des ventes à l'encan ! Ce sont des revendeurs, des fripiers, ou des gens sans professions et sans litres, qui sont à la piste des bonnes occasions, qui se réjouissent des décès ou des faillites, que l'on retrouve toujours là où la mort ou le malheur viennent de passer, comme ces oiseaux lugubres qui vont s'ébattre et croasser autour des tombeaux.

Tous ces gens-là se connaissent : ils se font signe ; ils s'entendent et n'achètent les effets que bien au-dessous de ce qu'ils valent. Ma mère espérait retirer dix mille francs de notre mobilier, c'est à peine si nous en avons eu trois mille.

Cette vente terminée, il a fallu nous occuper de notre déménagement ; il ne fut pas très-embarrassant (nous avions conservé si peu de choses) ; mais il fut bien pénible et bien triste ! Il nous semblait partir pour l'exil ; et puis, c'était en quelque sorte le prélude de notre misère : ce petit appartement dans lequel nous nous installions nous annonçait un avenir sombre et noir comme lui. Maman a beaucoup pleuré en y entrant.

Dès que nous fûmes casés, dès que tout fut apporté, placé, arrangé, je voulus consoler cette pauvre mère. Je l'embrassai avec effusion, j'essuyai ses larmes, je lui défendis de pleurer, et, m'asseyant à côté d'elle, je pris une de ses mains dans les miennes :

— Allons, ma petite maman, les larmes n'avancent à rien : supposons que nous avons toujours été dans la position où nous voilà, prenons notre parti, et avisons à ce qu'il faut faire. Combien nous rest-il ?

— Dix mille francs, mon ami.

— En tout ?

— En tout.

— Ça nous fait cinq cents francs de rente ; ce n'est pas beaucoup, mais enfin c'est toujours ça... Je tâcherai de gagner ce qu'il nous faut de plus.

— Comment veux-tu... ?

— Soyez tranquille : j'ai des bras, du courage, de la volonté ; Dieu aidant, je serai bon à quelque chose.

— Que comptes-tu faire, voyons ?

— Je n'en sais rien encore ; je me ferai em-

ployé, professeur, commis, peu m'importe, pourvu que je trouve un moyen de nous tirer d'affaire.

— Mais ta peinture ? ta peinture ?

— La peinture, je la quitte.

— Tu quittes la peinture ?

— C'est-à-dire je la suspens ; je m'en occuperai toujours un peu dans mes moments de loisir, et puis si jamais nous redevenons riches, je m'y remettrai tout à fait.

— Non, non, je ne veux point, je n'entends pas cela, s'écria ma mère en recommençant à pleurer.

— Mais, maman, puisqu'il le faut.

— Ah ! misère ! malheur !

Et elle éclata en sanglots.

— Vois-tu, Stéphane, poursuivit-elle un moment après, voilà ce qui me désole, voilà ce qui me brise le cœur : c'est que tu te trouves enveloppé dans mon malheur, toi ! Si l'on n'avait appauvri que moi, si l'on m'avait ruinée toute seule, passe ! mais toi, mon enfant, toi.... Je vois ton avenir détruit, tes espérances évanouies, tes projets renversés. Tu étais si gai, si content, si heureux ; ton ardeur était si grande, ton zèle était si beau, tes intentions étaient si pures ; pourquoi faut-il... ? Tu serais bien placé dans un magasin, avec tes goûts et ton caractère !... Crois-tu donc que tu pourrais rester toute la journée dans un bureau à faire des chiffres ou à copier des expéditions ?

— Mais maman...

— Mais maman, mais maman.... non. Tu es artiste, c'est ta vocation, c'est ton lot, il faut rester artiste. Tu ne quitteras pas la peinture ; je ne veux point que tu quittes la peinture ; Stéphane, promets-moi de ne pas quitter la peinture.

Je ne savais que répondre, il y avait tant d'instance dans cette demande de ma mère ; mais aussi il y avait si peu de prévoyance ! Je restai quelques minutes muet et indécis ; maman pleurait, m'embrassait, et me pressait de lui donner ma promesse.

— Si je continue la peinture, lui dis-je alors, je ne pourrai gagner de l'argent tout de suite, et comment ferons-nous pour vivre ?

— Nous mangerons les dix mille francs qui nous restent.

— Et quand ces dix mille francs seront dépensés ? m'écriai-je, étonné et effrayé tout à la fois de cette résolution.

Eh bien, alors, probablement tu seras peintre tout à fait ; tu pourras gagner suffisamment pour nous deux ; et puis la Providence ne nous abandonnera pas, le bon Dieu nous enverra son pain de chaque jour. D'ailleurs, j'espère que nous ne vivrons plus longtemps.

— Très-bien ! mais ce ne sont pas là des raisons qui nous autorisent à dissiper bien vite le peu qui nous reste.

— N'importe, n'importe, reprit ma mère avec plus de feu que jamais ; je ne veux pas que tu quittes la peinture. Vois-tu, Stéphane, ce serait me rappeler à chaque instant le malheur qui vient de nous frapper ; ce serait doubler tout ce que la pauvreté pourra avoir pour moi de dur et de pénible, ce serait me faire la plus grande peine que l'on puisse me faire. Il faut que tu restes artiste, c'est ta vie, ta vocation, ton bonheur. Que m'importe à moi d'avoir à supporter quelques privations, mais te voir ravir toutes mes espérances ? te voir jeter hors de ta carrière ? je ne le pourrais supporter. Encore une fois, Stéphane ; si tu veux me consoler, si tu m'aimes, promets-moi de ne pas quitter la peinture."

Comment résister à tant d'instances ? J'em brassai ma mère et je lui promis de faire ce qu'elle voudrait...

Ainsi donc me voilà enchaîné en quelque sorte. Je ne puis aviser au moyen de remédier à notre ruine. Je verrai ma mère pauvre, et avec toute ma bonne volonté, il me faudra rester là sans rien faire ; dépenser l'argent au lieu d'en gagner ! Quel supplice, Paul ! quelle torture !

Il m'avait fallu du courage pour me décider à quitter les beaux-arts, mais il m'en faudra bien davantage pour en continuer l'étude. La peinture me déplait maintenant. J'envie le sort de ces enfants du peuple qui peuvent gagner quelques sous par jour, et qui, loin d'être à charge à leurs parents, les aident et les soutiennent...

Maman me dit que par la suite je pourrai amplement gagner pour nous deux, je l'espère ; mais si je venais à mourir, moi ! si, lorsque nos dix mille francs seront à peu près dépensés, Dieu me rappelait à lui ! que deviendrait ma pauvre mère ? qu'est-ce qui la nourrirait ? qui est-ce qui lui tiendrait compte de tous les sacrifices qu'elle a déjà faits et qu'elle veut faire encore pour moi ?...

Est-ce que ma mère... Oh ! mon ami, je

n'ose te dire ce que je redoute ; c'est une crainte trop poignante, c'est une pensée trop horrible.

Adieu.

(A continuer.)

LE CYGNE MOURANT.

« Dois-je donc être le seul oiseau muet et sans voix ? se disait en soupirant le cygne silencieux en se baignant à la lueur d'un beau soir. Je suis presque le seul de tout l'empire où vivent les tribus ailées. A la vérité, je n'envie leur voix, ni à l'oie bavarde, ni à la poule caquetteuse, ni au paon criard, mais la tiens, ô tendre Philomèle ! lorsque, comme fasciné par tes accents, je sillonne lentement les ondes et me récrée à la clarté du ciel ! Oh ! que je voudrais pouvoir te chanter, soleil d'or du soir ! chanter ta divine lumière et ma félicité, me plonger dans le miroir qui m'offre ton aspect de rose, et mourir !... »

Silencieux et ravi, le cygne plongeait de nouveau sa tête sous les eaux ; mais à peine l'avait-il relevé au-dessus des flots, qu'une figure lumineuse arrêtée sur la rive lui fit signe d'approcher ; c'était le dieu éclatant du matin et du soir, le blond Phébus. « Aimable et gracieuse créature, dit-il, le désir que tu nourris depuis si longtemps dans ton sein mystérieux, et la prière qui s'en élève sont exaucés. » En disant ces mots, il touche le cygne de sa lyre et fait résonner sur lui une note de l'immortelle harmonie. Pénétré de ce son, l'oiseau ravi ouvre son gosier délivré ; il se répand en chants suaves, et, plein de joie et de reconnaissance, il chante le beau soleil, le lac étincelant, et son innocente et heureuse vie. Le chant mélodieux était doux, comme l'oiseau lui-même. Longtemps il rase lentement les flots, à demi endormi dans la suave harmonie, jusqu'à ce qu'enfin il se retrouva dans l'Elysée, aux pieds d'Apollon lui-même, revêtu alors de sa pure et céleste beauté. Le chant qui lui avait été interdit durant sa vie, devint son chant de mort ; ses liens terrestres devaient se délier, car il avait vu le visage d'un dieu. Plein de joie, le cygne se coucha aux pieds d'Apollon et prêta l'oreille à ses divins accents. Sa compagne fidèle, qui, dans un chant plaintif avait pleuré sa mort, vint le retrouver au divin séjour. La déesse de l'innocence les prit tous deux pour ses favoris,

et en fit le bel attelage de sa conque nacréé quand elle va se baigner dans la mer de la Jeunesse.

Patience, cœur silencieux et qui espère ! ce qui t'est refusé dans cette vie, parce que tu ne saurais le supporter, l'instant de la mort te l'apportera.

HERDER.

EXTRAIT DU DISCOURS DE M. CHAUVEAU, SUR
L'ÉTAT DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE,
DEPUIS LA RÉVOLUTION.

Nous avons pris des mesures pour publier dans notre recueil le discours entier de M. Chauveau ; mais comme un autre mode de publication doit être adapté, nous avons encore à nous louer de pouvoir donner à nos lecteurs l'extrait suivant, qui est le commencement de la première partie, et venait immédiatement après les quelques paroles d'introduction que l'orateur avait prononcées.

« La Révolution Française est non-seulement une époque dans l'histoire de France ; c'est une époque dans l'histoire universelle ; c'est une des phases que l'humanité avait à subir dans une marche dont nous ignorons le terme. Comme a dit Madame de Staël, ceux qui la considèrent comme un accident, n'ont porté leurs regards ni dans le passé, ni dans l'avenir. Ils ont pris les acteurs pour la pièce, et afin de satisfaire leurs passions, ils ont attribué aux hommes du moment ce que les siècles avaient préparés.

Un tel événement a dû laisser ses traces dans la littérature de tous les peuples, qui en ont subi l'influence ; car la littérature, vous le savez, c'est l'art d'exprimer la pensée, et il n'est pas besoin de vous dire que l'on pense à ce que l'on sent à ce que l'on éprouve, enfin à ce qui nous arrive. La littérature est donc aux nations ce que le style est à l'homme ; s'il est vrai comme on la dit que le style soit l'homme, la littérature d'un peuple, c'est son histoire ; c'est l'ensemble des écrits de ses citoyens les plus distingués, philosophes, savans, poètes, romanciers, jurisconsultes, politiques, prédicateurs, et, à notre époque, journalistes, c'est-à-dire un peu de tout cela. Elle renferme à peu près toutes choses, et c'est grâce à la précieuse qualité qu'elle a de survivre à tout, qu'il nous est donné de connaître les sociétés qui nous ont précédés. Les monuments de pierre

et de marbre sont rongés par le temps, les lois deviennent des lettres mortes, les mœurs quelque chose de fabuleux, les costumes de pures mascarades, les objets les plus ordinaires, les plus usuels quelque chose de fantastique, les tableaux même des artistes descendent morceau à morceau de sur la toile où le génie les avait jetés ; quelques écrits, ou même quelques chants poétiques répétés de bouche en bouche surnagent, et nous disent ce qu'était tout le reste. C'est que d'un côté l'on s'était lié à la matière qui a pour conditions d'existence le temps et l'espace, et que de l'autre côté l'on s'est adressé à la pensée qui tient quelque chose de l'infini et de l'éternité. De toutes les fermentations politiques la littérature est souvent le seul résidu qu'il soit possible d'analyser. Un météore a passé dans les airs, une lueur diversement colorée a brillé, une explosion s'est fait entendre ; vous vous rendez sur les lieux, vous ramassez quelques pierres encore fumantes, vous les soumettez à l'analyse, et vous connaissez la nature de ce corps qui vous est venu de l'espace. Une révolution a passé sur un peuple, elle a jeté une clarté immense qui s'est éteinte avec elle, vous êtes resté étourdi du bruit qu'elle a fait, mais bientôt vous prenez quelques livres écrits sous son inspiration, vous les lisez, et si vous êtes observateurs, vous savez à qui vous en tenir. Ces livres ont beau vouloir mentir, si vous ne croyez pas ce qu'ils disent, la manière dont ils le disent suffira pour vous éclairer : les pensées qu'ils contiennent comme les pierres de l'aérolites sont incandescentes peut-être, mais en elles est empreint l'esprit de l'époque.

La révolution française ainsi que la révolution américaine, qui a reçu d'elle l'impulsion et la lui a rendue à son tour sont considérées comme un des développements progressifs des sociétés chrétiennes ; par elles le gouvernement démocratique a envahi le nouveau monde et le gouvernement constitutionnel a jeté de profondes racines dans l'ancien. Si l'on parcourait avec attention l'histoire du genre humain, on trouverait qu'il est en lui deux forces opposées et que l'on serait tenté de comparer à celles qui régissent le monde astronomique en particulier et le monde matériel en général, une force de concentration, et une force d'expansion, l'une qui tend à rassembler vers un foyer commun, le pouvoir public, les richesses, les connaissances, à centupler pour certains individus et certaines

classes toutes ces choses qui sont les moyens d'action que l'homme a sur l'homme, et l'autre qui tend à répandre et à universaliser toutes ces choses, à les rendre autant que possible communes à tous et égales pour tous. De la combinaison de ces deux forces dans les propositions voulues *résulteraient* l'ordre moral, et l'état normal de la société; de même que les astres sont emportés dans la direction voulue par une force combinée que l'on appelle aussi *résultante*. Mais il n'en est pas de même, et les grandes révolutions naissent de l'abus de l'une ou de l'autre de ces forces. La France et tous les pays qui sont parvenus au même degré de civilisation en sont maintenant à une époque d'expansion littéraire et scientifique, suite naturelle d'un grand mouvement d'expansion du pouvoir politique et de toutes les conséquences matérielles qui s'en peuvent aisément déduire. La littérature, à l'exemple des institutions sociales, s'est démocratisée, s'est universalisée. Ne vous semble-t-il pas messieurs qu'avec cette idée on se rendrait mieux compte des changements étranges qui se sont opérés dans le style, et de la prédilection accordée maintenant à certains genres, qu'en les attribuant uniquement à l'amour de la variété, à la satiété du beau, et au déclin du bon goût? Parcequ'il est arrivé à Rome qu'après le siècle d'Auguste, la littérature a décliné; parce qu'il est convenu de dire qu'elle a atteint son apogée en France sous le siècle de Louis XIV; parce qu'il a plu aux beaux esprits du 17^e siècle, de comparer sans cesse le monarque Français à l'Empereur Romain; s'en suit-il nécessairement que le 18^e et le 19^e siècles soient deux périodes de décadence littéraire? Il ne faut pas pousser l'amour de l'analogie aussi loin que cela. D'ailleurs y a-t-il même de la comparaison à faire entre les événements qui suivirent chacune de ces deux grandes époques? Après Auguste, il n'y a eu rien d'aussi grand que lui jusqu'à l'écroulement de l'empire; mais après Louis XIV, l'Europe n'a-t-elle pas vu plusieurs choses plus grandes que lui et plus grandes qu'Auguste? N'y a-t-il pas eu la révolution, Bonaparte et la monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire l'ordre uni à la liberté? Voilà de quoi inspirer bien des poètes et voilà qui les a inspirés en effet. Parceque la prose et la poésie d'un siècle libre ne parlent pas exactement le même langage que celle d'un siècle de despotisme faut-il les traiter avec dédain, et dire

qu'elles sont déchues? Non, messieurs, vous ne direz point cela; mais vous direz seulement qu'avec l'humanité entière elles sont entrées dans une voie nouvelle et que, s'il faut juger de leur succès par leur début dans la carrière, il n'y a pas lieu de désespérer."

LE TOURNOI FUNEBRE.

Sept chevaliers allaient chevauchant, armés de cuirasses et de lances; ils allaient tenir un tournoi en l'honneur de la fille du roi.

Et quand ils aperçurent les tours et les remparts, une cloche se fit entendre; et quand ils entrèrent dans le palais du roi, ils virent des cierges brûler.

Ils virent là, couchée, pâleur de mort sur le front, la gracieuse Adélheide et le roi à ses pieds assis, le cœur en grande angoisse.

Alors le fier Degenwerth dit: "J'ai regret, vraiment, d'avoir pour rien sellé mon coursier et apporté ici mon épée et ma lance.

—Non, reprend le jeune Adalbert, nous ne devons pas nous plaindre; la fille du roi est toujours digne qu'ici nous combattions pour elle."

Sire Walther, un chevalier prudent, dit: "Retournons au logis, messire, il nous reviendra peu d'honneur de combattre pour une morte.

—Elle est morte, il est vrai, reprend Adalbert; mais vivante, nulle ne fut plus aimable; elle porte au front une couronne de roses et au doigt un anneau d'or."

Ils chevauchèrent alors sur l'arène, les braves chevaliers; tous les sept ils combattaient vaillamment jusqu'à ce que six eussent succombé.

Le septième était sire Adalbert, le vainqueur de ses six frères d'armes. Il descendit tout pâle de son coursier, et rentra dans la salle funéraire.

Il prit la couronne de roses, et au doigt glacé l'anneau d'or; puis tomba sur la terre, pâle et mort comme la morte fille de roi.

Et le roi, en vêtement de deuil, fit mettre les cloches en branle et rapporter les corps des braves chevaliers pour les conduire au tombeau.

Le septième était sire Adalbert avec son Adélheide; tous deux reposent dans la même terre, et une seule pierre les couvre tous deux.

LA COURONNE MYSTÉRIEUSE.

Une enfant dans les prés cueillait des fleurs nouvelles, quand sortit de la verte forêt une femme merveilleusement belle.

Elle aborda l'enfant, et gracieuse lui dit en entourant ses cheveux d'une couronne : "Elles ne fleurissent point encore, mais elles fleuriront un jour. Oh ! portes-la toujours !"

Et quand la fillette grandit et qu'elle se promena au clair de lune en versant de douces et tendres larmes, la couronne boutonna.

Et quand son beau fiancé dans ses bras la pressa, les petites fleurs fortunées sortirent des boutons.

Bientôt elle berça un doux enfant sur son sein maternel ; à travers les feuilles de la couronne se montrèrent des fruits d'or.

Mais quand ce qu'elle aimait descendit dans la nuit du tombeau, dans sa chevelure négligée murmurèrent des feuilles d'automne flétries.

Elle aussi se coucha en pâlissant ; mais elle avait toujours porté la couronne, et le miracle fut qu'alors on y vit autant de fruits que de fleurs.

La chanson que nous devons publier étant trop longue pour être insérée dans un seul numéro, nos abonnés ne recevront que Jeudi prochain la partie musicale qui sera composée de huit pages.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

| | | | |
|-------|-----------------------------|-----------|----------------------------------|
| M. M. | J. Gosselin, | - - - - - | Au Bureau de l'Aurore, Montréal. |
| | J. Bte. Saint-Denis, | - - - - - | Saint-Hyacinthe. |
| | Louis Berlinguet, | - - - - - | Boucherville. |
| | H. Garneau, | - - - - - | Rivière du Loup (en haut). |
| | Antoine Bureau, | - - - - - | Trois-Rivières. |
| | Louis Balté, | - - - - - | Deschambault. |
| | Wilbrod Launière, | - - - - - | Saint-Michel. |
| | George Tanguay, | - - - - - | Saint-Gervais. |
| | George Couillard, E. D. | - - - - - | Saint-Thomas. |
| | T. Chapais, N. P. | - - - - - | Rivière-Ouelle. |
| | Horace Pinet, N. P. | - - - - - | Kamouraska. |
| | Cléophe Cimon, N. P. | - - - - - | Malbaie. |
| | Arthur Chamberland, N. P. | - - - - - | Rivière du Loup (en bas). |
| | J. B. Beaulieu, écr., N. P. | - - - - - | Kakouana. |

PLAMONDON et CIE Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

054
M573

Canadienne

MENESTRALE

PARTIE MUSICALE.



Vol. I]

[No. 2.

MELODIE.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Paroles de G. LEMOINE; — Musique de Mlle L. PUGET.

Allegretto.

*

* *

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

La mer m'at-tend, - - - - - je veux par-tir de-main, - - - - -

- - - - - sœur, lais-se moi, - - - - - j'ai vingt ans, - - - - - je suis hom-me!

- - - - - je suis Bre-ton, - - - - - et je suis gen-til-hom- - - - -

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Plus lent et très doux.

me, sur l'O-cé-an - - je fe-rai mon che-min. - - Mais si tu pars, mon

frè- - - re, que fe-rai-je sur ter-re? tou-te ma vie a

moi, tu sais bien que c'est toi!... Oh! ne vas pas loin de

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

no-tre ber-ceau ! reste a-vec moi, ta sœur

et ta com-pa-gne ; on vit heu-reux

à la mon-ta-gne et puis, de la Bre-ta-gne

le so- leil est si beau !

The musical score consists of three staves. The top staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). The middle staff is also in treble clef with a key signature of one flat. The bottom staff is in bass clef with a key signature of one flat. The lyrics 'le so- leil est si beau !' are written below the first staff. There are three asterisks (*) above the staves, one above each staff.

II.

Sur un beau brick, qui portera ton nom,
 Je reviendrai dans un an Capitaine ;
 J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
 Et nous serons les Seigneurs du canton !
 Mais n'as-tu pas, dit-elle,
 Notre pauvre tourelle,
 Pour trésors le bonheur,
 Pour t'aimer tout mon cœur ?
 Oh ! ne vas pas loin de notre berceau !
 Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
 On vit heureux à la montagne
 Et puis, de la Bretagne
 Le soleil est si beau !

III.

Mais il partit, quand la foudre grondait ;
 Dix ans passés, de lui point de nouvelle !
 Près du foyer, sa compagne fidèle
 Pleurait toujours et toujours attendait.
 Un jour, à la tourelle,
 Un naufragé l'appelle,
 Lui demande un abri.....
 C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !
 Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
 J'ai tant souffert, loin de toi ma compagne !
 Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;
 O ma Bretagne,
 Que ton soleil est beau !

FIN.

CHANT NATIONAL.

Paroles de F. M. Derome, Ecr.—Musique de C. Sauvageau

CHANTE AU BANQUET

DE LA

SAINT JEAN-BAPTISTE.

CHANT.

Dans ce ban- quet pa- tri- o ti- que, U- nis sous le mê-me dra-

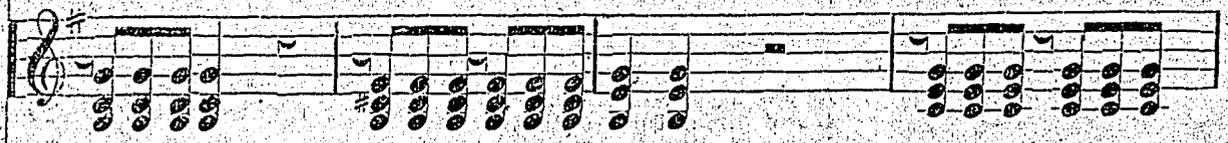
PIANO.

peau, A la fra- ter- ni- té ci- vi- que Dé- di- ons un re- frain nou-

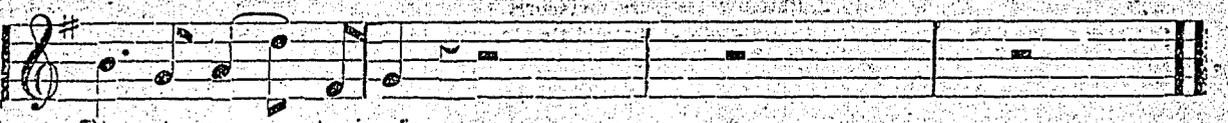
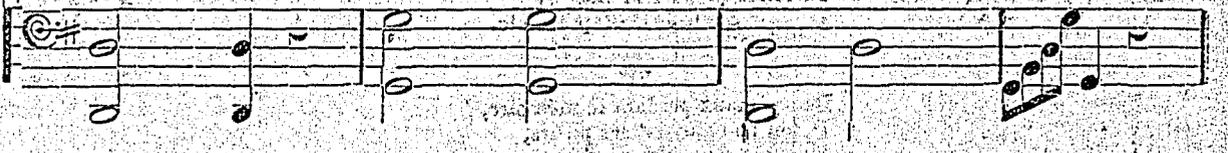
CHANT NATIONAL.



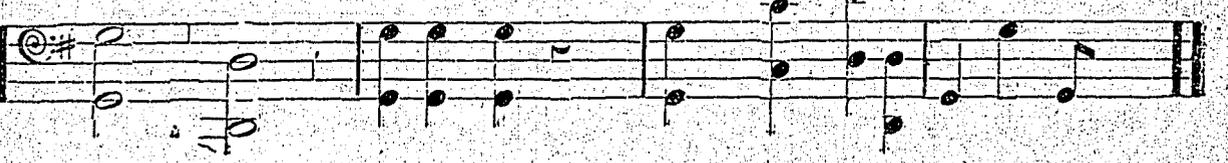
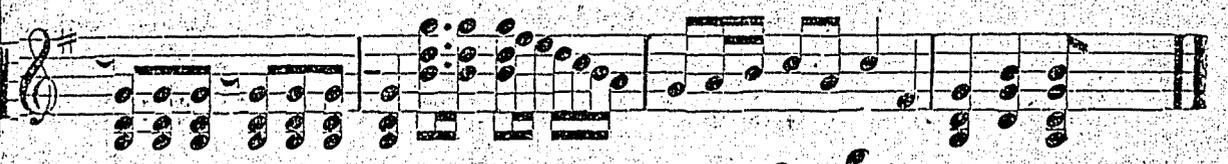
veau. Saint-Jean-Bap-tis-te nous pro-té-ge, Il nous en-tend de l'im-mor-tel sé-



jour; Sous sa ban-nière un peuple est son cor-te-ge, Chan-tons! sa



fête est no -- tre jour!



II.

Peu fier des pompes souveraines
 Qui frappent ses yeux éblouis,
 Le peuple, sans pures vaines,
 Ne chôme que pour son pays.
 Saint-Jean-Baptiste etc.

III.

Au bord natal, celui qu'il aime,
 Il veut vivre et finir ses jours.
 Il cesserait d'être lui-même
 S'il ne devait l'aimer toujours.
 Saint-Jean-Baptiste etc.

IV.

Quand sur lui, muette victime,
 L'oppressur impose sa main,
 Il attend contre qui l'opprime
 La justice du lendemain.
 Saint-Jean-Baptiste etc.

V.

De nos pères sur ce rivage
 La gloire empreint le souvenir.
 Ils ont abhorré l'esclavage,
 Comment pourrions-nous le chérir ?
 Saint-Jean-Baptiste etc.

VI.

Mais qu'importe que l'on sévisse
 Contre un peuple deshérité ;
 Sa voix n'est que pour la justice,
 Et son bras pour la liberté.
 Saint-Jean-Baptiste etc.

VII.

De ces maux perdant la mémoire,
 Il doit en essuyant ses pleurs,
 Unir ses souvenirs de gloire
 A l'attente des jours meilleurs.
 Saint-Jean-Baptiste etc.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménéstrel.